

Marcel Niqueux, (coord.), *Religion et Nation. Parcours identitaires, discours des témoins*

Caen, Université de Caen – Pôle Identité-Mémoire, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences humaines 43, 2005, 225 p.

Patrick Cabanel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/11773>

DOI : 10.4000/assr.11773

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 157-310

ISBN : 978-2-7132-2145-3

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Patrick Cabanel, « Marcel Niqueux, (coord.), *Religion et Nation. Parcours identitaires, discours des témoins* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 140 | octobre - décembre 2007, document 140-67, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/11773> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.11773>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Marcel Niqueux, (coord.), *Religion et Nation. Parcours identitaires, discours des témoins*

Caen, Université de Caen – Pôle Identité-Mémoire, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences humaines 43, 2005, 225 p.

Patrick Cabanel

- 1 Cet ouvrage est issu d'un colloque organisé par les axes « Témoignage » et « Nation » du Pôle « Identités-Mémoire » de la MRSH de l'Université de Caen. Il rassemble dix textes rédigés par des chercheurs travaillant sur des aires culturelles et des époques différentes et qui confrontent leurs recherches autour d'une problématique dont l'actualité n'a en rien été affaiblie par la sécularisation : celle des liens entre la religion et la nation. Deux réflexions plus générales les encadrent, celle de Camille Tarot autour de problèmes de définition et de typologie et celle d'Alexandre Dorna qui se demande, en conclusion, si la laïcité est un fait religieux. Disons tout d'abord un mot de ces réflexions roboratives. Camille Tarot rappelle combien les spécialistes continuent à buter sur la difficulté à définir une religion ou une nation mais n'en propose pas moins un tableau de l'état du monde, du point de vue des relations entre l'une et l'autre. Après avoir recouru aux modèles proposés par Ernst Gellner et Frederik Barth, devenus classiques auprès des historiens de la nation, l'auteur esquisse une typologie qui appellerait sans doute d'intéressantes discussions : soit la nation est dans la religion (Pologne et France catholiques, Russie orthodoxe), soit elle est au-delà de la religion (France séparée et laïque des deux derniers siècles), soit la nation s'auto-définit comme religion (ainsi dans le nazisme), soit enfin la religion se nationalise, un trait que l'on observe dans l'islamisme ou l'hindouisme radical. À l'autre bout du volume, A. Dorna a retenu un titre provocateur mais qui recouvre assez mal une réflexion somme toute classique, et sûre, sur la laïcité comprise comme un fait politique et une philosophie de la coexistence citoyenne. Un parcours historique assez long le conduit à retenir trois lois de séparation, en 1789, en 1871 (l'éphémère décision de la Commune) et enfin en 1905. Au-delà de ce parcours, on trouvera dans la contribution d'utiles éléments sur la

laïcité à la française, mais non sur la religion civile vers laquelle le titre semblait diriger les pas du lecteur.

- 2 Les dix articles compris entre ces deux pôles forment autant d'études de cas que l'on peut choisir de lire séparément, en fonction de ses curiosités disciplinaires (les littéraires apprécieront plus particulièrement les études de Jennifer Kilgore sur T.S. Eliot et de Hélène Menegaldo sur Nicolas Bokov), ou ensemble, afin de continuer la conversation typologique ouverte par C. Tarot. Ainsi les Kriachènes offrent-ils le cas extrême d'une conversion religieuse devenue fondatrice d'une identité nationale : le nom de ces Tatars passés de l'islam à l'orthodoxie provient du mot russe *kreshchënyj*, qui signifie « baptisé ». Dès lors, les Kriachènes n'ont été identiques ni au reste des Tatars, dont ils différaient par la religion, ni à l'ensemble des orthodoxes russes, dont ils différaient par l'origine ethnique. Ils ont cherché, en 1917-1918 puis à l'occasion du recensement de 2002, à se faire reconnaître comme une nationalité... On pourra lire en regard l'article de Michel Niqueux sur le « Dieu russe » de Dostoïevski : *a priori*, une hérésie caractérisée pour un christianisme qui se veut universel, mais en réalité une expression bien attestée, à la fois dans l'œuvre de l'écrivain mais aussi beaucoup plus largement et antérieurement. La racine s'en trouve dans la chute de Constantinople en 1453 et dans la revendication par Moscou de sa nature de « troisième Rome ». La formule se banalise, est parfois même tournée en dérision avant que Dostoïevski la reprenne et la recharge fortement, en lui associant à la fois l'idée d'un peuple « théophore » (gardien de l'orthodoxie), l'anticatholicisme (le catholicisme est jugé coupable d'avoir enfanté le socialisme), et enfin le messianisme russe. Ce dernier trait permet à l'écrivain de renouer avec un universalisme au moins fantasmé, alors que sur le terrain des nationalismes en Europe de l'Est, le phylétisme, pourtant condamné en 1872 à Constantinople, postule la confusion de l'identité nationale et de l'Église orthodoxe autocéphale (indépendante du patriarcat).
- 3 Plus familiers nous seront peut-être les cas de la France, de l'Italie, de l'Angleterre et de la Prusse abordés par d'autres auteurs. Les huguenots français traversent les textes de Carole Dornier et de Florence Bayard. Cette dernière considère qu'ils ont contribué à la naissance de l'État prussien (ils partageaient le calvinisme de la famille régnante, contrairement à une population restée luthérienne), en collaboration avec les piétistes : les deux groupes avaient la même éthique « qui permet le passage de la morale chrétienne à la morale politique et le développement d'aptitudes propres aux marchands et aux commerçants ». En France, l'histoire a pris évidemment un autre cours, les victimes de la Révocation de l'édit de Nantes, dont C. Dornier analyse quelques grands témoignages (Marteille, Claude, Bayle...), se mouvant dans un espace d'appartenance bien plus religieux que national : « C'est précisément l'absence d'une conception laïque de l'unité nationale qui rendait la tolérance difficile à établir sinon en fait du moins en droit », conclut l'auteur. La problématique n'est pas tellement différente dans l'Angleterre du XIX^e siècle, mais c'est ici la minorité catholique qui se trouve en difficulté, longtemps juridique puis idéologique, face à une confusion entre nation et religion qui joue au bénéfice de l'anglicanisme. La publication de *Quanta cura* et du *Syllabus*, la tenue du concile du Vatican et la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale amènent le grand homme politique Gladstone à s'interroger, comme Bismarck dans le jeune Empire allemand et comme les élites républicaines dans la France blessée de l'après 1870, sur la double allégeance et la difficile fidélité des catholiques, citoyens de la nation mais croyants d'une religion dont le chef siège à

l'étranger et de surcroît condamne le monde moderne. L'opuscule à succès de Gladstone suscite une réponse du converti et cardinal John Henry Newman, les deux textes étant ici analysés par Christophe Duvey. Au terme de la polémique, le catholicisme britannique a vu sa position relativement normalisée, alors que son frère italien était tenu en lisière par les dirigeants de la jeune Italie unitaire qui savaient combien le Pape s'était opposé et continuait à condamner son émancipation. Mariella Colin, la spécialiste des manuels scolaires et de la littérature pour enfants en Italie, propose ici un article d'histoire utile sur la place de la religion dans l'école, les programmes, les manuels italiens au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. On pourra le lire en parallèle avec le texte de Christian Del Vento sur l'écrivain gréco-vénitien Ugo Foscolo, actif au tout début du même siècle et soucieux de construire un État italien en recourant à la religion comme à un outil social et culturel maîtrisé.

- 4 « Conversion et identité "nationale" en Islande médiévale », de François Émion, porte sur un pays rarement étudié, mais n'en met pas moins au cœur de l'analyse la problématique qui parcourt tout l'ouvrage de manière convaincante et féconde.